

« Le judaïsme devrait-il se réformer ?
L'interreligieux pourrait-il aider ? »

dimanche 18 février 2018
à Notre-Dame d'Espérance (Paris 11^e)

Cette conférence-débat fait suite à celle sur la réforme de l'islam qui a eu lieu en février 2016 et à elle sur la réforme du christianisme de février 2017 (pour les synthèses et vidéo, voir le site Carrefour des mondes cultures, onglet Cinpa).

Les questions introductives :

- Comment la religion juive devrait-elle prendre en compte les contextes, notamment historique et culturel, pour interpréter les écritures ? Cela devrait-il avoir un impact sur les lois et les règles à observer ?
- Quel rapport au monde contemporain : la religion juive devrait-elle « s'adapter » pour être mieux reçue par les femmes et les hommes de notre temps, ou au contraire rester « stable » ?
- Place des femmes, homosexualité, PMA et questions sociétales : comment définir les positions du judaïsme d'aujourd'hui ?
- Et quel rôle l'interreligieux pourrait-il jouer ?

Intervenants :

- le grand rabbin Hay KRIEF représentant du grand rabbin de France (synagogue de Vincennes – Saint Mandé)
- le rabbin Yann BOISSIERE (judaïsme libéral, MJLF)
- le rabbin Yeshaya DALSACE (mouvement massorti, Dor Vador, est parisien)
- le rabbin Haïm NISENBAUM (mouvement loubavitch, par texte écrit)

Discutants :

- le Père Eric MORIN, Coordinateur de l'École Cathédrale (1) au Collège des Bernardins
- l'imam Tarik ABOU NOUR, Hafiz (2), théologien musulman
- Elizabeth DRUKIER, Bouddhiste tibétaine (Centre Kalachakra, Paris 10^e)

(1) L'École cathédrale dispense l'enseignement de l'Église catholique en théologie, philosophie et histoire de l'art, à destination des religieux et du grand public.

(2) Le hafiz connaît le Coran par cœur.

NB Il s'agit d'une synthèse augmentée. Certains propos ont été complétés par leur auteur depuis la conférence.

Sommaire :

- | | |
|----------------------------------------------------|---------|
| 1) Sur le Judaïsme, la Réforme, la place de la Loi | page 2 |
| 2) Sur le rôle de l'interreligieux | page 9 |
| 3) Sur la place de la femme | page 9 |
| 4) Sur l'homosexualité | page 10 |
| 5) Sur la PMA | page 11 |
| 6) Questions et interventions du public | page 11 |

1) Sur le Judaïsme, la Réforme, la place de la Loi

Hay Krief

La question de la réforme est alléchante. Elle appelle à la remise en question. Il est intéressant d'entendre les réponses du judaïsme dans sa diversité mais avec son socle commun. La réponse à la question « le judaïsme devrait-il se réformer ? » est obligatoirement Oui. Le judaïsme est en effet un vécu et la Torah est une réflexion sur la gestuelle et la pensée. Le souci de la Torah n'est pas Dieu. Son centre de gravité, c'est l'homme. Si l'on ne pense pas l'homme, on ne peut adapter, amener vers lui une quelconque forme de pratique, voire de pensée. Le judaïsme est constamment en refonte, soumis à une déformation selon les temps, les conditions, l'espace, les paramètres. On peut ainsi parler d'une forme d'ergonomie de l'homme et de la femme.

Avec le Talmud, il s'agit d'amener, de tirer ce qu'il y a de divin et d'absolu dans les écritures, et de le mettre en relation avec le vécu humain. Il s'agit de mettre en conformité le vécu de l'homme avec la Loi. Ce n'est pas aisé, mais cela a été pensé et immortalisé.

Il faut distinguer la Torah stricto sensu et le judaïsme. Il y a la Loi à laquelle on ne peut pas toucher et il y a la façon de la vivre. Il y a l'orthodoxie et l'orthopraxie, l'adéquation de la pensée et du geste. La Loi fait l'objet d'une révélation, d'une promulgation. La Torah est au-dessus du temps et de l'espace mais peut du même coup s'adapter à la fois au temps et à l'espace. Je peux toucher au judaïsme, au comportemental, mais je ne peux pas toucher à la structure même, au noyau, à l'énergie même. La question est donc de savoir comment on applique la Loi qui est absolue, au monde des hommes qui est relatif.

Le judaïsme, dans un effet miroir, ne cesse de se penser lui-même, et il a le souci d'apporter une réponse à la problématique posée. Mais ce que j'admets en termes de transformation, de modalités applicatives à l'humain, je ne peux pas le reporter avec autant de facilité au texte hébraïque originel, que je ne peux pas transformer. Je ne peux pas modifier les 10, ni les 613 commandements, ni l'explication des commandements par les sages de la Guémara [IIIe au Ve siècle, = commentaire de la Mishna : lois orales, enseignement rabbinique]. Il faut être particulièrement habilité, sage pour être capable de revenir sur le texte et de penser différemment. Il y a en effet des choses sur lesquelles il est possible de discuter, de modifier dans l'application. Mais je ne peux pas aller ouvrir l'Arche Sainte, les rouleaux du Sefer Torah [Livre de la Torah] et le modifier à ma guise. Cela fait partie des interdits de la Torah : « je n'ai pas le droit d'ajouter » un 614^e commandement ni de retirer l'un des 613.

L'enjeu est au moment de la création de l'homme. Le créateur propose l'arbre de la vie et l'arbre de la connaissance, qui est celui du bien et du mal. L'arbre de la vie, c'est la révélation, qui nous est imposée. L'arbre de la connaissance, c'est l'expérimentation qui s'oppose à l'arbre de la création. L'homme s'exprime, découvre, contredit, accepte, monte sa propre science. Il y a confrontation, voire rejet, entre la révélation et l'expérience. L'expérience vient en antithèse de la révélation. C'est le choix de l'homme : faute de maturité, il est incapable de prendre ce que lui propose le créateur. Il va différer sa réception de la Torah. Lors de la réception de la Torah au mont Sinaï, Dieu donne quelque chose d'intangible et d'absolu. L'homme fait son expérience qui fait l'objet d'un guidage, d'un tracé. L'homme a opté pour dans l'arbre de la connaissance, il va y cueillir du bien et du mal, il est réfractaire par définition au caractère absolu de l'arbre de la vie. Les sages disent que l'arbre de la connaissance n'est que l'écorce de l'arbre de la vie. C'est une texture pour absorber les chocs ou les rendre, mais l'intérieur est absolu. L'homme est devant cette alternative : « quel arbre vas-tu choisir ? ». Je peux penser le judaïsme comme arbre de la connaissance avec une façon de l'adapter, de le modeler. Mais je ne peux pas penser l'arbre de la vie car il fait l'objet d'une révélation, il est d'origine divine, contrairement à l'arbre de la connaissance qui est d'origine humaine. Il faut concilier les deux pour qu'il y ait une véritable rencontre. Il faut énormément d'abnégation, de sagesse, de travail, d'étude pour que l'un pénètre l'autre. On doit avoir cette concordance.

La révélation est écrasante, dominatrice. L'homme a besoin d'une expression humaine et il existe en s'opposant. La Torah nous raconte que nombre de générations, de civilisations se sont

intercalées entre Adam et Abraham. L'histoire [qu'a produit] l'homme, c'est celle de la nécrose des systèmes. Toutes les civilisations ont été renversées, se sont soit éteintes, soit désagrégées de l'intérieur, soit ont fait l'objet d'un miracle. Il y a eu intervention divine : le déluge, Sdom vé Gmmora (Sodome et Gomorrhe), la Tour de Babel.

Abraham est le point de départ d'un renouveau, d'un changement, il est le père du monothéisme et des trois religions. Pourquoi la Torah ne commence-t-elle pas aux 10 commandements et nous raconte ces histoires, l'errance de l'humanité ? C'est parce que l'homme a choisi l'arbre de la connaissance. Il lui a en effet été dit : « vaque, fais ta proposition et écris le monde ».

Oui, je veux bien repenser le judaïsme, il est en constante réflexion, en autoréflexion. Mais il faut faire attention. Il doit y avoir un va-et-vient constant, une consultation de la Loi, une mise en adéquation vis-à-vis de cette loi intangible. L'arbre de la connaissance n'engendre pas une civilisation qui tient. Il faut voyager entre les 2 arbres. L'homme doit alterner entre action et réflexion, et penser sa condition humaine. Le Créateur seul peut dire « Je suis », Lui seul est parfait. L'homme ne peut pas dire « je suis ». Mais le dernier mot de la Torah est pour « ton voisin, ton prochain, l'homme ». L'homme doit penser le judaïsme avec ses différentes facettes y compris la Torah et son côté absolu.

Yann Boissière :

Le judaïsme s'est déjà réformé dans l'histoire avec le judaïsme libéral. Celui-ci est né en Allemagne au début du XIXe, sous l'effet de la pensée des Lumières, au moment où l'idée est apparue que le Juif « peut être un citoyen comme les autres » et où les ghettos sont tombés. Ceux-ci sont tombés à des moments différents. La France a émancipé les Juifs la première en 1791. Les Juifs étaient exclus des circuits politiques et économiques depuis des siècles. La vie juive se confondait avec la vie halachique, paramétrée par les grands codes de la Torah, facilitée par la vie communautaire et la proximité géographique. La 1^{ère} synagogue libérale date de 1810. Trois congrès ayant eu lieu en Allemagne ont formé le judaïsme libéral en 1844, 1845 et 1846.

La modernité produit un grand changement comme il y en a eu trois dans l'histoire. Jusqu'à la destruction du 1^{er} Temple, le judaïsme est essentiellement agricole, il se résume à la montée trois fois par an à Jérusalem avec des sacrifices pour expier [ses péchés]. A la destruction du Temple, le judaïsme se réinvente, c'est la révolution rabbinique. Il a fallu remplacer les sacrifices. Il a fallu inventer la prière en disant que c'était le sacrifice du cœur. Concernant la loi, il a fallu inventer la Mishna [l'enseignement rabbinique, les lois orales], puis la Guémara [le commentaire. La Mishna et la Guémara constituent le Talmud]. Il a fallu placer l'étude de la Torah au cœur de la vie juive. Cela montre bien que le judaïsme est sensible à des contextes qui le conduisent à se réinventer, et il y est parfois contraint et forcé.

La modernité détruit le ghetto. Car, pour celui qui veut être à la fois un Juif traditionnel et un citoyen qui fait son chemin dans la société, cela conflictue parfois. Par exemple, pour un fonctionnaire qui doit travailler le samedi. La comparaison avec la société interpelle. Cette dernière met l'accent sur les droits plus que sur les devoirs. Cela nécessite une adaptation extraordinaire du judaïsme avec 3 stratégies possibles :

- Se fondre dans la société, l'assimilation. Heine dit : « le judaïsme n'est pas une religion, c'est une malédiction ». Mais Léo Strauss a montré qu'il y avait toujours quelque chose pour rattraper le Juif et lui montrer qu'il n'était pas comme les autres
- Le judaïsme orthodoxe. Devenir citoyen peut exercer une influence corrosive sur le judaïsme. Il est préférable de conserver le judaïsme à l'identique dans un milieu semi-clos, on ne peut pas toucher à la Torah.
- Le judaïsme libéral : « j'ai envie d'être citoyen et d'être dans ma tradition juive ». Mais vers 1800, être les deux à la fois, cela ne fonctionne pas. Il faut trouver un nouvel aménagement du judaïsme, celui-ci doit évoluer, s'adapter sauf à rendre les personnes schizophrènes.

Le rabbin Abraham Geiger (1810-1874) a démontré non seulement que le judaïsme devait évoluer, mais aussi qu'il était licite de le faire, et que l'évolution est la loi la plus sûre. Il a démontré l'importance du contexte, de l'agenda intellectuel du temps. Il a réintroduit l'historicité dans la tradition. En effet, les questions qui préoccupent les rabbins de la Mishna, les

Tannaïm, ne sont pas du tout celles des Amoraïm, les Sages de la Guémara, cette dernière ayant écrite sur plus de 300 ans. Il a démontré que les rabbins du Talmud n'ont jamais hésité à faire évoluer le judaïsme. Le Talmud est un ouvrage collectif rédigé sur plus de 500 ans. Par exemple, le fameux « œil pour œil, dent pour dent » est réinterprété en principe de compensation financière. La Révolution rabbinique puise dans la pieuse Torah, qu'il n'est pas question de réécrire, mais pour insuffler des idées nouvelles, les législations évoluent de génération en génération. Pour le judaïsme libéral, présenter le judaïsme comme figé éternellement est une fausse présentation.

Dans l'histoire du judaïsme, il y a eu le Sanhédrin, l'assemblée de 120 sages, qui était le corps législatif du judaïsme et le corps judiciaire également. Il y a eu la Mishna [-Ier à +IIe siècle], puis la codification de Joseph Karo [1488-1575] avec le Choulhan Aroukh (« la table dressée »).

Mais des éléments nouveaux sont apparus comme par exemple l'électricité ou la médecine, ce qui a donné la halakha médicale. Pour les orthodoxes, la loi ne peut pas évoluer et l'un des arguments est qu'il n'y a plus de sages en nombre suffisant comme au temps du Sanhédrin. Le judaïsme libéral constate au contraire qu'il y a des situations profondément nouvelles, comme par exemple l'égalité des hommes et des femmes qui est un problème halachique [juridique] et méta-halachique. Le texte de la Torah est intangible bien sûr, mais il n'a cessé d'être interprété. On pourrait citer des centaines d'exemples.

Yeshaya Dalsace :

Le judaïsme n'est pas à proprement parler une religion, il n'est ni une doctrine, ni une idéologie qui se propose au monde. Il est fondamentalement lié à un groupe humain, il est la religion du peuple juif. Il est la façon dont le groupe juif a vécu sa spiritualité à travers son histoire. Je suis juif par la façon dont je le vis. Je suis proche du rabbin Krief sur le plan de la pratique. Le judaïsme a vécu grâce à la Révélation si l'on y croit, grâce à son génie propre si l'on croit autrement.

Face à l'islam et au christianisme, le judaïsme peut apparaître comme un vieux machin. Pour le christianisme, c'est le mystère : pourquoi les Juifs restent juifs et ne reconnaissent pas la vérité chrétienne, pourquoi ne se convertissent-ils pas ?

Par ailleurs, qui pose la question de la réforme du judaïsme, qui y est habilité ?

Le judaïsme est tributaire des zones de turbulence que le peuple juif traverse dans l'histoire dont il est contingent. Le judaïsme rabbinique est né lors de la destruction du 2^e Temple et puis il y a eu l'émancipation et les Lumières. Je ne pense pas qu'un judaïsme [unique] existe, au sens où dans l'histoire, il a traversé plusieurs phases. Il existe en fait des judaïsmes, et on voit bien qu'il y a des divergences très fortes. Il existe déjà un judaïsme réformé. Même dans l'orthodoxie, il y a toutes sortes de mouvances. Le judaïsme massorti est entre les deux, mais il n'est pas réformé.

Je voudrais signaler, pour corriger ce qui a été dit sur le judaïsme antique, que l'étude de la Torah a commencé avant la naissance du judaïsme rabbinique, cf. par exemple les écrits de Philon ou de Qumran. L'étude de la Torah existe depuis que la Torah a été créée, que ce soit au temps du roi Josias ou non. Le judaïsme ne se limitait pas non plus au judaïsme du Temple. Les Juifs de Galilée, d'Alexandrie et de Babylonie n'avaient pas le Temple mais ils avaient la Torah et les fêtes. La halakha n'est pas l'invention du ghetto. Et en situation de ghetto, il y a d'ailleurs des ghettos volontaires de nos jours, les Juifs s'intéressent également aux idées du moment. Par exemple, David Gans à la Renaissance ou le Maharal de Prague. Un ghetto n'est jamais étanche...

Même la Torah est contingente d'une histoire. C'est une idée qui n'est pas nouvelle mais mise en lumière avec la critique moderne. Maïmonide au XII^e considère par exemple que le système des sacrifices est une nécessité du temps. La Torah parle le langage des gens, avec leur mentalité, leur façon de s'exprimer. L'arbre de vie, la Torah d'en haut lui, est inaccessible. Mais il y a contingence tout au long de l'histoire. Et ce qui est nouveau, c'est qu'au cours des 200 dernières années, il y a eu des changements gigantesques sur le plan de la sociologie, des sciences, de la conscience. Ces changements, c'est la sortie du ghetto, l'accès à la citoyenneté, à des connaissances nouvelles, y compris archéologiques, l'esprit critique, la philosophie, les sciences dures avec Darwin par exemple, le génocide de la Shoah et ses traumatismes, l'accession à un

Etat des Juifs offrant au peuple juif une possibilité de la réalisation de la Loi et son refus, à mes yeux salutaire, de la théocratie. Face à ces changements et ces défis gigantesques, chaque groupe juif a réagi de façon différente selon sa géographie, son idéologie et chacune de ces façons est légitime.

Mais de quelle réforme parle-t-on ? Le judaïsme réformé [libéral] est une forme de rupture, pas une simple adaptation de la halakha. Geiger est en réelle rupture vis-à-vis d'elle. Il y a une mise en cause profonde de la légitimité de la loi. La question est si la halakha (ou la charia dans l'islam) a une pertinence dans le monde moderne. Par exemple la cacherout et les lois alimentaires.

Il faut prendre conscience qu'il y a un vrai changement, sociétal et de mentalité. Dans quelle mesure la Torah, écrite ou orale, arrive-t-elle à être pertinente pour les Juifs, mais aussi pour le monde puisque l'on est en interaction ? Et dans quelle mesure le peuple juif arrive à être lumière des nations dans un monde moderne ? La réponse n'est pas simple. Je ne suis pas convaincu que cela passe par une réforme au sens strict, mais plutôt par une relecture, avec un tiraillement. Ma réponse à la question « le judaïsme devrait-il se réformer ? » est donc normande : à la fois Oui et Non. Le judaïsme doit en tout cas se repenser en profondeur. La réponse est Oui car face à ces défis, à ces changements sociologiques énormes, il est obligé de s'adapter. Mais en même temps, il court le risque important de jeter le bébé avec l'eau du bain et de patauger dans l'arbre de la connaissance, en ne sachant pas quel est le bon ou le mauvais côté du fruit. Il y a un risque de perdre sa substance. Il doit y avoir la tension légale, la question de la loi aux niveaux individuel et collectif. Car le judaïsme sans loi n'est plus le judaïsme. Le problème majeur pour le judaïsme actuel reste la pertinence de ses lois, de la halakha, et comment le peuple juif, dans toutes ses sensibilités, peut continuer à donner vie à la Loi.

Haïm Nisenbaum, mouvement Loubavitch (réponse le 5 février 2018 aux Bernardins).

La question de l'adaptation, de la modernisation ou de la réforme est une vraie et grande question. Mais la modernité n'est-elle pas ce qui sera passé demain ? Je crois plus à l'éternité. La vérité ne change pas, elle traverse tout sans changement. La vérité traverse l'éternité. Les commandements ont été donnés par Dieu pour rectifier les comportements. Il y a eu Révélation. Pourquoi Dieu changerait-il le programme maintenant ?

Eric Morin

Une remarque préliminaire : je ne veux pas que les Juifs se réforment en devenant chrétiens, je veux que les Juifs restent juifs. Ils sont un cadeau précieux.

Jérémie, après la réforme de Josias, se heurte à de la fixité. Il dit que « la réforme est devenue fallacieuse sous le burin menteur des juristes ». Une question déterminante me paraît être le 2nd souffle de la réforme. Pour soi-même aussi, on peut vivre un temps de retraite, vouloir prendre des engagements et ensuite, cela peut devenir quelque chose qui paraît extrêmement figé. Le second souffle est une clé de lecture importante dans ce qui se vit dans le catholicisme aujourd'hui. Pour Vatican II, où est le 2nd souffle de la réforme ? Vatican II est concomitant avec la modification de la relation avec Israël [le peuple juif]. La pierre angulaire de Vatican II a été de vouloir redonner au peuple de Dieu l'accès à la lecture « fréquente, savoureuse, libre et personnelle » de la Bible. Cela a donné le renouveau biblique, qui a pu exister grâce à la conservation du texte hébreu de la Bible.

La réforme se caractérise pour moi par 2 choses : une plus grande fidélité à la tradition et une plus grande ouverture au monde. La réforme liturgique de Vatican II n'est pas une adaptation mais est un vrai retour à la tradition liturgique des 1ers siècles chrétiens. L'Eglise ne peut pas ne pas être en dialogue avec le monde. Ce qu'on a exhumé de la tradition, on ne peut pas considérer qu'on va le figer de nouveau. On ne peut pas considérer qu'on a des choses à apprendre au monde mais plus rien à recevoir de lui. Là, il y a de vraies tensions chez les catholiques.

La réforme prend du temps. Pour les Eglises africaines, il a fallu un siècle entre l'arrivée des 1ers chrétiens et la formation d'un clergé autochtone. Le Concile de Trente a mis 1 siècle pour porter du fruit. Pour Vatican II, nous sommes à la moitié d'un siècle depuis sa fin, il reste donc encore 50 ans pour trouver un 2^e souffle.

Tarik Abou Nour

J'ai écouté avec beaucoup de plaisir le débat qui a eu lieu, c'était magnifique.

Il y a deux grandes questions que nous nous étions aussi posées sur la réforme de l'islam : qui est légitime pour telle ou telle réforme et de quelle réforme s'agit-il ?

Pour la 1^{ère} question, il convient à chaque religion d'adapter ou non sa façon de voir le monde et d'agir dans la fidélité à la fois aux textes scripturaires et à ses finalités. Il ne s'agit pas de faire d'ingérence, mais de donner la parole aux savants. La réforme est intrareligieuse.

Nous avons en France des sujets tabous : le judaïsme doit-il ou non avoir un Etat ? Et comment fait-on au sujet du conflit israélo-palestinien qui est dans les préoccupations générales ? Est-ce un facteur de paix ou de guerre ? Cela appelle une réponse des religieux sur le bien vivre-ensemble à Jérusalem avec un statut de ville internationale. Comme sous le calife Omar qui a reconnu les 3 religions, c'était l'assurance omarienne. Il met en avant la liberté, l'égalité et la fraternité entre toutes les religions. Nous devons aller vers la meilleure connaissance de l'autre, vers une meilleure reconnaissance de l'autre pour le bien vivre ensemble, dans le respect de l'autre.

Elizabeth Drukier

Le bouddhisme tibétain est une religion non théiste, la notion de Dieu n'y existe pas. Nous suivons ce que nous appelons la loi de la causalité, qui permet une recherche sur notre monde intérieur, ses émotions, ses conflits. Il permet de se connaître et met l'emphase sur l'être plutôt que sur l'avoir.

Pour le bouddhisme, quand on parle de réforme, il s'agit d'adaptation au monde occidental d'un courant qui vient d'orient, qui est jeune avec ses 60 ans d'existence. Les bouddhistes recherchent un art de vivre, une bienveillance, l'art de mieux vivre ensemble en laissant tomber les aspects dogmatiques et culturels propres à l'Asie. Ce travail d'adaptation, qui inclut des traductions de texte, je le vis avec beaucoup de passion. Dans le bouddhisme, il n'y pas de création, de moment 0. Le temps et l'espace sont des notions abstraites.

Hay Krief :

Dans le Zoar aussi [exégèse de la Torah dans la Kabbale], on ne parle pas de Dieu mais de la cause des causes. On n'est pas loin de votre concept. En effet, la notion de Dieu nous échappe complètement. La Torah disserte non de ce que Dieu est, mais de ce que Dieu fait.

Sur le ghetto : celui-ci a aussi été vécu comme une incubation, une pouponnière où le judaïsme est né, où le peuple d'Israël a été enfanté. Gochen, c'est la province où les Juifs sont parqués et c'est là-bas que Moïse va pouvoir parler, interpellé un peuple. Ramhal, le rabbin Moshe Luzzato à Padoue et Venise voyait dans le ghetto un bonheur, même s'il est tancé par les autochtones. Les enfants y connaissaient toutes les disciplines : les professeurs de piano, maths, physique, etc. habitaient à côté. Ils y ont grandi avec bonheur. Il a existé en Europe centrale, et dans le Mellah en Afrique du Nord. Nous avons toujours été un village gaulois. Gosciny ne vient-il pas de Goshen ☺ ? Avec une potion magique qui est la Torah.

Ce n'est pas à la Loi de se modifier, c'est à l'homme de se modifier. Ce n'est pas ce qu'on transgresse la Loi à Shabbat, pour la cacherout, etc qu'il faut la réécrire. On ne déplace pas le panneau stop parce qu'on n'arrive pas à freiner.

Concernant la Guémara, il y a eu co-naissance des Lois écrites et orale au Sinai. Au moment où on nous donne la Loi écrite, on nous la commente. C'est une tradition millénaire. Le judaïsme dit : « la loi du pays dans lequel tu te trouves, c'est ta loi ». Et il faut se débrouiller pour résoudre les conflits éventuels. Le prophète nous enseigne que Dieu n'en veut pas à l'homme parce qu'il a fauté, mais parce qu'il dit : « je n'ai pas fauté ».

Concernant le Choulhan Aroukh, il a été écrit au XVI^e par Joseph Karo mais il y a pléthore de co-décisionnaires. D'autres rabbins ont commenté et articulé la Loi. Il n'y a donc pas de sclérose, de maladie, de handicap dû à la loi.

Yann Boissière

Les idées comptent, elles sont indépendantes du temps. Mais il est important de reconnaître que chacun a vécu à une époque. Les différences culturelles, la mise en contexte sont à prendre en compte. L'historicité est importante pour la halakha.

Le judaïsme libéral ne se libère pas de la halakha, celle-ci reste première et il faut s'y référer, mais il lui fait subir un changement de statut. De complètement contraignante, elle devient ce que les anglo-saxons appellent une *guidance*. Elle devient un conseil, un conseil actif. La halakha reste le vecteur de réflexion 1^{er}, mais elle ne s'impose pas sans une réflexion, sans une appropriation de la personne. Il y a un changement anthropologique majeur dans la modernité : l'homme est réflexif, il ne peut plus être obéissant sans comprendre un minimum. Même s'il faut savoir faire sans tout comprendre, car sinon on ne fait jamais rien.

Il y a plusieurs façons de vivre son judaïsme. Le pluralisme est une valeur cardinale du judaïsme. Mettons en avant nos communs même si un le débat d'aujourd'hui pousse à mettre en avant les différences. Mais il est vrai que le judaïsme libéral s'est arrogé le droit de rendre un certain nombre de décisions qui sont appréciées de ses membres comme sur l'égalité femme-homme.

Il y a une Torah éternelle mais il y a une marge de manœuvre, une marge d'interprétation. J'aime beaucoup l'idée que le judaïsme est la superstructure du peuple juif. Mais il faut pouvoir embarquer tout le monde, que tout le monde se sente concerné. C'est la seule question qui vaille. Donc quel judaïsme veut-on ? Il s'agit de s'appuyer sur nos textes, mais il s'agit de savoir évoluer car c'est du peuple juif au moment où l'on parle dont il est question et qu'il s'agit d'accompagner. En conclusion, je dirais que la réforme du judaïsme a eu lieu. On nous présente des obstacles de halakha, mais souvent cela est faux, c'est simplement culturel et idéologique. Les choses sont beaucoup plus ouvertes que l'on veut bien nous le dire.

Yeshaya Dalsace :

Il y a de vrais problèmes causés par la modernité : comment les résoudre ? Le judaïsme a différentes sensibilités qui font que la réponse de l'un ne convient pas à l'autre. Il s'agit de mettre tout le monde ensemble, sans qu'on se tape dessus, en acceptant qu'il y ait des réponses différentes. Pour certains, l'adaptation, la réforme ne sont pas nécessaires car ils n'en sentent pas la nécessité ; pour d'autres, ces questions sont fondamentales. Si le judaïsme se limitait au camp de ceux qui ne veulent pas se poser des questions, ce serait une catastrophe pour les autres. Et l'inverse ne conviendrait pas non plus à tout le monde. Ce qui émerge dans le judaïsme depuis environ un siècle, c'est une palette de possibilités. Il y a de facto dans le monde juif contemporain un super self-service qui est très pratique car chacun peut y trouver judaïsme à sa convenance, le problème est la cohérence de l'ensemble.

Il faut comprendre que l'un des problèmes du monde juif c'est un jeu de miroir sur la question de la réforme. Face au judaïsme réformé, le judaïsme orthodoxe, par réaction, va être systématiquement et idéologiquement contre. S'il ne se sentait pas obligé de se démarquer de la réforme, le judaïsme orthodoxe serait peut-être plus enclin à évoluer. Mais s'il commence à évoluer, les plus orthodoxes, et on trouve toujours plus orthodoxe que soi, vont lui dire qu'il donne dans la réforme, en conséquence de quoi, l'orthodoxie est paralysée. De leur côté, les modernistes, se sentent obligés de se démarquer des cercles rétrogrades... Il est quasiment impossible de discuter sereinement sur le fond, chacun étant campé dans une stature idéologique.

La loi juive a une tendance à un certain rigorisme mais c'est un système ouvert à la critique et susceptible de dynamisme, par exemple sur la place des femmes. Cela concerne toutes les questions relatives au judaïsme. Je fais partie du camp qui veut améliorer sans jeter le bébé avec l'eau du bain et qui revendique la tension entre une pratique ancestrale fidèle et une inscription résolument moderne dans les idées et donc toujours ouverte au débat et à la recherche de solutions à ces questions sans pour autant prôner une "réforme". Les problèmes posés au judaïsme ne me paraissent pas insurmontables dès lors qu'on fait preuve d'intelligence et d'ouverture. S'il n'y avait que ces questions-là dans l'humanité, elle se porterait bien.

Hay Krief

La Torah est la 1^{ère} législation promulguée. Toutes les civilisations grecque, babylonienne, romaine sont venues faire un copier-coller des lois judaïques, et les ont ensuite parfumées à leur façon. La Torah a eu le courage de penser le statut des choses, le mode d'emploi du système du créé. Même à l'esclave, il lui donne un statut social, un cahier des charges.

Il n'y a aucune différence de statut entre les lois de la nature, qu'on ne peut pas contredire comme la gravitation, les lois électromagnétiques, et les lois fondamentales. Les 10 commandements, ce sont les 10 paroles de la création. On ne peut pas effacer les lois. La Torah est une loi et la loi, c'est toujours dérangent, cela crée des astreintes. Pour les impôts, on ne débouche pas le champagne.

Moïse l'a dit : ou bien tu es esclave de Pharaon, ou bien tu es esclave de Dieu. Que choisis-tu ?

Le monde, est-ce donner libre cours à mes envies, à ma pseudo-liberté ? Devenir esclave de mes fonctions physiologiques, végétatives, neuro-végétatives ? L'homme se définissant aussi par son instinct de conservation (vivre et sauvegarder l'espèce à laquelle il appartient), ne peut pas ne pas avoir de rapports sexuels puisque l'espèce doit se maintenir. De même, il est obligé de se nourrir afin de rester en vie. Ce sont justement ces deux fonctions auxquelles l'homme veut adjoindre la notion de plaisir. En Egypte, le système a été débridé. Et on peut rester esclave de Pharaon, de ses instincts, de ses ignorances, de sa volonté de rester comme cela. Dieu ne fait pas de sentiment. Oui, il y a un côté invendable, non démagogique dans la Loi. Et il y a effectivement des problèmes de société : la femme, les enfants, l'éducation, la souffrance, le sida, l'homosexualité. La Torah parle le langage de l'homme. On ne peut pas brader la loi avec de la souplesse, on ne se l'auto-promulgue pas.

Eric Morin

Nos traditions s'appuient sur des textes qui appellent à l'interprétation et ont une potentialité de réformisme. Saint Paul nous a dit : « la lettre tue, l'esprit vivifie ». Toute personne qui lit un texte dans une démarche de foi, se laisse inciser, circonscire le cœur pour regarder les choses autrement. Le cœur de pierre est dénoncé dans la Bible et on ne peut pas couper les questions de leur contexte historique. Cela laisse à chacun la possibilité de proposer, d'inventer autre chose.

Tarik Abou Nour

Il faut savoir s'écouter et comprendre qu'il y a des divergences.

Il est évident qu'il y a des questions d'interprétation, des questions culturelles qui ont fait que telle pratique est devenue la règle alors que dans la religion, il en est autrement. On s'est servi aussi de la religion pour asservir, on a déformé le texte. Ne croyons pas que notre civilisation est la meilleure, qu'elle transcende la révélation ou la vérité. C'est un manque d'humilité. Notre civilisation est éphémère comme l'ont été les autres avant nous. Le texte encadre, protège, aide alors que le contexte est variant, peut être déviant. Notre civilisation peut asservir l'homme. Il ne faut pas céder aux sirènes d'un modernisme dépravé qui éloigne du sens même de notre vie.

Yeshaya Dalsace

La religion est fondamentalement un phénomène culturel. Il n'y a pas de religion sans culture humaine, la révélation se place dans un certain contexte historique et culturel, dans une géographie, un climat, une période particulière. La religion n'est pas hors du temps et s'inscrit toujours dans un contexte et doit donc forcément se confronter à la modernité ; ce qui ne veut pas dire que toutes les sirènes du modernisme soient positives.

Tarik Abou Nour exprime son désaccord sur ce point.

Elizabeth Drukier

Je pense aussi qu'il ne faut pas mélanger religion et culture. Les religions circulent. On ne pratique pas forcément la religion du pays dans lequel on est né. C'est un fait de notre siècle et il faut en tenir compte.

Sur le sociétal, les textes du Bouddhisme n'abordent pas la question. Le bouddhisme étudie le fonctionnement de l'esprit, il ne s'occupe pas de ce qui se passe dans la chambre à coucher Mais

en transversal, il y a l'éthique, la moralité : il ne faut pas nuire à l'autre, il faut l'aimer et soulager sa souffrance. Le bouddhisme n'a pas de point de vue sur le sociétal mais l'Union Bouddhiste de France s'y intéresse car on le questionne à propos de la bioéthique par exemple.

2) Sur le rôle de l'interreligieux

Hay Krief

L'interreligieux est utile car nous ne sommes pas en circuit fermé, nous pouvons le penser ensemble.

Yann Boissière : l'interreligieux aujourd'hui doit être dépassé par la dimension qui fait dialoguer religieux, croyants et non-croyants ensemble. L'association les Voix de la Paix s'y emploie.

Yeshaya Dalsace :

L'interreligieux n'est pas une nouveauté, il a toujours existé. Les religions sont contingentes les unes des autres. S'il n'y avait pas eu le judaïsme, il n'y aurait eu ni le christianisme, ni l'islam. Mais l'islam et le christianisme à leur façon ont influencé le judaïsme. Sans Averroès, il n'y aurait pas Maïmonide. Les interactions dans l'histoire ont été fructueuses en général, mais pas toujours heureuses, il y a eu de la violence. Ce qu'il y a de nouveau de nos jours, c'est que l'interreligieux est devenu ouvert, public comme pour ce débat aujourd'hui. Les adeptes de la modernité ont une vision plus relativiste et sont capables de regarder ailleurs que dans leur propre plateau, y compris dans le bouddhisme. C'est intéressant, instructif, inspirant. L'interreligieux est fondamental, c'est un apport important dans le paradigme de la modernité, c'est très positif. Cela demande du dialogue, de l'ouverture, mais pas forcément de réforme. C'est intéressant d'entendre des choses différentes, y compris des choses qui peuvent crisper quelquefois, cela fait partie du dialogue.

Eric Morin :

Il y a du débat au sein de toutes les traditions et la dimension interreligieuse redevient essentielle. Je pense que le dialogue interreligieux est indispensable pour une vraie réforme d'une tradition religieuse. Les évêques qui ont participé à Vatican II ou à des synodes, ont souligné que lorsqu'il y a des observateurs protestants, orthodoxes, juifs ou musulmans, cela change le débat, cela donne une ouverture. Une réforme a besoin du regard du frère.

Tarik Abou Nour

L'interreligieux a son rôle à jouer : il permet de remettre les pendules à l'heure. Nous avons besoin de mettre en avant nos valeurs communes. Le but, c'est s'entre-connaître, bien vivre ensemble, cela est inscrit dans le Coran. Nous sommes dans des sociétés plurielles avec plusieurs religions et cultures, de l'athéisme, et nous avons des sources communes. Pour moi, l'islam n'est pas une ramification de judaïsme, mais nous avons une seule source : Dieu, et nos valeurs communes qui nous mènent vers le bonheur et une vie agréable dans ce monde, sans parler de l'autre monde.

3) Sur la place de la femme

Voir également le tableau de synthèse « le judaïsme et quelques questions-clé actuelles ».

Hay Krief :

Sur la problématique des femmes, je trouve que la Torah, le judaïsme fait la part belle à la femme. La Torah pense le statut de l'homme et de la femme. Je ne vois pas en quoi le fait de ne pas avoir le même cahier des charges comme les tefillin, le talith, etc., de ne pas avoir les mêmes commandements de la Torah orale et de la Torah écrite, induit une inégalité. L'égalité n'existe pas, nous ne sommes pas égaux. Par exemple dans le sport, l'athlétisme, les compétitions sont séparées. Il y a une inégalité physique que l'on accepte.

Yann Boissière :

Les femmes n'avaient pas investi les mondes de l'enseignement supérieur et du travail auparavant. Pourquoi aujourd'hui ne pourraient-elles pas monter à la Torah ou ne pourraient-elles pas témoigner ? Pourquoi ne pourraient-elles pas signer une ketouba [contrat de mariage] ? Il y a là un problème à la fois halachique et culturel. Pour les tefillines [boîtiers comprenant quatre extraits de la Bible attachés au bras et à la tête pour la prière], la Torah exempte les femmes mais ne leur interdit pas.

Lorsque le judaïsme libéral dit qu'il y a égalité entre hommes et femmes et qu'une femme peut monter à la Torah, ce n'est pas plus ou moins de halakha, c'est une halakha interprétée de manière différente. L'importance de la halakha reste la même. Faire référence à l'éternité, à la Torah éternelle, à l'Être éternel, à la Jérusalem d'en haut comme l'a fait le rabbin Nisenbaum, c'est très beau, mais des problèmes concrets se posent. Par exemple, si le guet reste inégalitaire et que c'est le mari qui décide du divorce, cela veut dire que la vie d'une femme peut être pourrie par un mari qui ne donne pas le guet. Veut-on oui ou non un mariage égalitaire, une égalité homme-femme ? Une femme peut-elle participer à la vie synagogale de manière égalitaire ? Une femme peut-témoigner, peut-elle signer ou non en bas d'une ketouba [contrat de mariage] ? alors que dans le reste de sa vie, elle peut le faire. Peut-elle divorcer ?

Yeshaya Dalsace :

Certaines femmes n'ont aucune envie de sortir de derrière la méh'itsa (la séparation rituelle à la synagogue) même si l'on peut trouver cela dommage, rétrograde, avilissant. Elles ne souhaitent pas être mélangées avec les hommes.

Sur la question des femmes, il y a une crispation idéologique et symbolique très forte. Il y a un vrai problème de la situation de la femme dans le judaïsme. Yeshayaou Leibowitz a dit que nos rabbins étaient de vrais génies, mais là-dessus, ils se sont plantés car ils appartenaient à leur temps. Je suis d'accord pour utiliser l'argument de la critique historique. Il y a là un travail à faire qui, au-delà du judaïsme, concerne toutes les religions et les sociétés patriarcales en général.

Eric Morin :

La misogynie n'est pas dans le texte de Paul car « femmes, soyez soumises à vos maris » est précédé de « soyez soumis les uns et les autres ». La misogynie est dans l'interprétation et chez le lecteur plutôt que dans le texte.

Tarik Abou Nour :

Sur la question des femmes, il ne faut pas mélanger religion et culture. La source de la vie est la femme, donc Dieu ne peut marginaliser, ni sous-estimer ni mépriser la femme.

Elisabeth Drukier :

Sur les femmes, le bouddhisme vient de l'orient qui est profondément misogyne. Mais au Tibet, la femme est égale à l'homme et parfois supérieure : elle est ministre de l'économie, elle peut se marier avec deux frères pour une question d'héritage. La femme dans les monastères a un statut inférieur car il y a des lignées de transmission qui ont été interrompues. Elle n'a pas accès à certains enseignements et à certain niveau d'ordination. En revanche, dans le bouddhisme occidental, la transmission se fait, il n'y a pas de différence [de traitement] entre les femmes et les hommes et j'en suis un exemple concret. La libération extérieure de la femme est excellente, c'est un acquis qu'on doit garder. Mais ce qui est plus important encore, c'est la libération intérieure, le bouddhisme insiste beaucoup sur cet aspect.

4) Sur l'homosexualité :

Voir également le tableau de synthèse « le judaïsme et quelques questions-clé actuelles ».

Yann Boissière : Concernant l'homosexualité, le débat est très complexe. Il fait intervenir la manière plus ou moins littérale dont on lit les textes bibliques. La Torah cite l'homosexualité comme une abomination, c'est un fait textuel incontournable, mais il y a plusieurs manières de

l'interpréter. Beaucoup ont dit que c'était les pratiques rituelles idolâtres qui étaient en fait visées. D'autres font remarquer que si la Torah est divine, l'écriture, elle, est humaine, et la compréhension a évolué. Aujourd'hui, on ne comprend plus du tout l'homosexualité de la même manière que dans le passé, on ne la considère plus comme une maladie. Nos idées ont évolué, la psychè de l'homme a évolué et nous font interpréter ces versets de manière totalement différente. L'amour et l'éducation sont des valeurs partagées par tous et les formes de famille ont évolué.

Yeshaya Dalsace : D'une manière générale il y a une crispation idéologique, mais aussi une grande ouverture dans le judaïsme. L'une des « capitales » mondiales de l'homosexualité est Tel Aviv, qui est très « branchée » de ce point de vue. Or Tel Aviv est aussi sociologiquement du judaïsme. Le courant réformé s'adapte facilement, le courant orthodoxe beaucoup moins. Mon courant massorti est entre les deux. Sur la question homosexuelle, le judaïsme arrive à bouger, est ouvert, même si certains freinent d'un pied voire de deux quelquefois.

Elizabeth Drukier indique que le bouddhisme ne se prononce pas sur le sujet de l'homosexualité. Mais on peut en déduire des enseignements que tant qu'il y a respect et amour de l'autre, peu importe le sexe... La sexualité n'est pas liée à la procréation comme dans les autres monothéismes.

5) Sur la PMA :

Voir également le tableau de synthèse « le judaïsme et quelques questions-clé actuelles ».

Yesahaya Dalsace :

La PMA n'est évidemment pas inscrite dans la Torah, c'est une nouveauté. Il y a des principes : on aime la vie ; faire les enfants c'est important. Il y a aussi une écoute de la souffrance d'un couple qui a du mal à faire des enfants. Le judaïsme dans son ensemble est très ouvert aux technologies médicales. Il n'y a pas de fermeture doctrinale sur ces questions, il a une approche pragmatique, il juge au cas par cas. Il y a une grande souplesse et pas de dogmatisme. Le judaïsme est très ouvert sur ces questions.

Tarik Abou Nour :

Pour l'islam, sur ces questions sociétales, il faut concilier 2 finalités importantes : la préservation de la vie et la préservation de la filiation quand on parle de PMA.

Questions et interventions du public

- Et si l'être humain avait cueilli à l'arbre de la vie [au lieu de l'arbre de la connaissance] ?
Hay Krief : l'homme n'est pas créé. Dieu n'a pas créé un juif. Moi, j'essaie simplement d'être un homme. Appliquer les lois du texte n'a rien de juif, le juif est une invention récente. La Torah propose la création de l'homme, c'est une co-création de l'homme par Dieu et par lui-même. Je ne peux me co-créer que dans le respect, le cadrage de la Loi. L'homme, une fois existant pourra se servir de l'arbre de vie. L'histoire se joue en 6.000 ans, l'arbre de la connaissance a 5778 ans.
- Sur l'esprit et la lettre. Par exemple, l'esprit dit : « tu aimeras ton prochain comme toi-même » et la lettre demande : « comment favoriser cela ». Saint-Augustin dit : « aime et fais ce que tu veux »
- Quelle est l'alternative, l'antithèse de la réforme : c'est la continuité ou bien c'est le schisme ? Le judaïsme est-il en train de vivre un schisme ?
- Y a-t-il universalité du salut ?
- Quel est l'enjeu de l'observance [des règles] ?

- La religion est au service de l'homme, pas le contraire. Elle doit nous aider à bien vivre ensemble : tu ne tueras point. A force de mettre l'accent sur la loi, est-ce qu'on n'oublie pas l'alliance [entre Dieu et le peuple juif ?]
- L'interreligieux pousse à s'ouvrir et oblige à la réforme, mais jusqu'où est-il possible d'interpréter ? (voir le point 2)
- Sur la situation de la femme (voir le point 3).
- La finalité pour moi, c'est le tikoula olam, la réparation, l'amélioration du monde. Ce qui s'oppose à cela n'est pas halachique. Il y a des contradictions dans la halakha. Un commandement dit : « Tu aideras d'abord l'étranger », un autre dit : « tu aideras d'abord les gens qui te sont proches ». Le rejet des homosexuels par exemple n'est pas halachique. La souffrance abaisse le monde. Il faut supprimer certains passages du texte car aujourd'hui ça ne nous va plus. Des valeurs sont supérieures au texte.
- Yeshaya Dalsace : oui, c'est de la méta-halakha. C'est-à-dire les valeurs essentielles qui sous-tendent la loi, comme le respect de l'humain, l'écoute, la recherche de la paix, la modération...
- Un participant : mais une sous-théorie peut-elle être sans effet sur la théorie ? Il faudrait plutôt une surlogique.
Hay Krief : Qui va supprimer une partie du texte ? Il n'y restera plus rien dans quelques générations si chacun, chaque mouvement met un coup de ciseau.

Autres réponses :

Yann Boissière

Maïmonide nous dit qu'il y a une utilité sociale de la Loi, elle a une fonction identitaire, de maintien d'un peuple. Le spirituel seul ne suffit pas. Le monde est violent, on ne vit pas que d'idées. Les idées, cela peut générer une exaltation religieuse mais qui n'est pas constante. On a besoin d'une loi, elle reste fondamentale. On est responsable de ce qu'on fait. La loi reste quelque chose de désirable.

Il n'y a pas eu de schisme dans le judaïsme. Nous avons la Torah écrite et la Torah orale, ce qui est un élément de souplesse merveilleux. Cela maintient dans le judaïsme. Les Karaïtes (IX-XIe siècles) représentent le seul et vrai schisme car ils refusent la Torah orale. Ils refusent l'interprétation, ce qui les a fait sortir du judaïsme. Quand on reste à la table de la discussion, on reste dans le judaïsme.

Yeshaya Dalsace :

"L'universalité du salut", "la Loi et l'alliance", "l'esprit et la lettre" sont des questions typiquement chrétiennes.

L'enjeu de l'observance stricte, c'est un enjeu de vécu, de discipline spirituelle. Ce n'est pas facile à comprendre quand on est extérieur au judaïsme. Le judaïsme est le cheminement spirituel d'une vie. C'est le rapport quotidien à une discipline personnelle qui n'est pas facile à suivre car on est constamment face à ses manquements. C'est un vrai exercice spirituel complexe car il faut penser n'importe quel geste de la vie quotidienne.

Sur l'alliance : la Loi est l'expression même de l'Alliance selon l'idée de révélation au Sinaï. Sans la Loi, en-dehors d'elle, il n'y a plus d'alliance.

Sur le salut : je ne suis pas sûr que pour le judaïsme, il y ait une notion de salut. Qu'est-ce que cela veut-il dire ? Ce n'est pas clair. En tout cas, l'universalité du salut ne passe pas par la loi dans sa complexité qui est donnée au peuple juif au sens strict, mais par la loi universelle qui consiste essentiellement au respect de l'autre.

L'amour du prochain est un commandement pas simple à comprendre car on ne commande pas un sentiment. Cela ne doit pas devenir un slogan creux.

Sur le schisme : le judaïsme a été traversé de tensions internes tout au long de son existence. Il y a eu les samaritains, les karaïtes plus tard... On peut peut-être inclure aussi le christianisme du départ, je n'en suis pas sûr.

Mais je pense qu'il y a un vrai danger de schisme dans le judaïsme contemporain. Parmi le peuple juif, qui est tout petit avec 15 millions de personnes, des gens ne se parlent plus, ne se connaissent pas et refusent le dialogue. Il y a un risque de divergence allant jusqu'à une espèce de schisme. Si le peuple juif n'est pas fichu de se parler et se divise, c'est qu'il aura échoué du point de vue de l'alliance fondamentale et du rapport à la Loi.

Les Juifs messianiques sont pour l'immense majorité d'entre eux une secte protestante. A part leurs fondateurs, ils ne sont pas juifs du tout.

Hay Krief

Sur « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », c'est la réponse de Hillel à la question « résume la Torah et ses 613 commandements sur un pied ». Et puis « va étudier et continue ». Il faudrait expliquer ce que veut dire aimer : aimer Dieu et aimer son prochain, ce n'est pas la même chose.

En hébreu, halakha vient du verbe mot aller, marcher. Il y a une difficulté dans ce monde à apprendre à marcher. Je suis d'accord avec l'idée de parcours initiatique, pour savoir ce qui est la lettre et ce qui est l'esprit, nous sommes imparfaits et nous essayons de répondre à nos problématiques internes.

Mot de conclusion : merci beaucoup aux intervenants pour leur diversité, voire leur complémentarité !